

Chateaubriand, René

De « L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes » à « un profond sentiment d'ennui »

Intro : René paru en 1802 (Chateaubriand, 1768- 1849)

Grand succès : portait du héros romantique, définition du « mal du siècle » (mal de vivre propre à la première génération du XIXème siècle).
Commentaire de Chateaubriand dans les Mémoires d'Outre-Tombe : « Si René n'existait pas, je ne l'écrirais plus »

Récit rétrospectif fait par le narrateur, René, jeune français, qui a quitté la France pour l'Amérique et qui a été adopté par une tribu indienne, les Natchez. Texte qui se situe ici avant l'exil de René : celui-ci s'est retiré à la campagne, et connaît dès lors le « vague des passions » et le dégoût de vivre. Comment définir ici le mal de vivre romantique ?

Anne Louis Girodet, François-René de Chateaubriand (1768-1848), huile sur toile, 1811. Châteaux de Versailles et de Trianon.



I Une sensibilité exacerbée

1)Prédominance de la sensibilité

Texte centré autour de la personnalité de René : multiplication des pronoms personnels de la première personne (une trentaine d'occurrences), ainsi même que des adjectifs possessifs (« **ma chaumière** » l.24, « **mon toit** » l.25, « **ma fenêtre** » l.25).

Personnalité elle-même dominée par la sensibilité

- Importance des sensations : sensations visuelles : « **je voyais réchauffer** » l.3, « **a souvent attiré mes regards** » l.13, « **j'ai suivi des yeux** » l.14, « **je voyais la lune** » l.25, ou sensations auditives : « **j'écoutais ses chants mélancoliques** » l.6 (voire même « **le jonc flétri murmurait** » l.12). De même, répétition du verbe sentir : « **ne sentant ni pluie ni frimas** » l.22, et plus intéressant encore « **je sentais que je n'étais moi-même...** » l.16. Dans ce cas, la pensée n'est pas présentée comme dirigée par la raison, mais par la sensibilité.
- Multiplication des impressions : répétition du verbe « sembler » : « **une voix du ciel semblait me dire...** » l.16, « **il me semblait que la vie redoublait** » l.26.
- Multiples répétitions du terme « coeur » : « **notre coeur est un instrument incomplet** » l.6, « **les régions inconnues que ton coeur demande** » l.19 « **le démon de mon coeur** » l.22, « **au fond de mon coeur** » l.26, et même idée de la sensibilité comme source de la pensée : « **mon coeur ne fournit plus d'aliment à ma pensée** » 34, avec ici métaphore de la nourriture.

Mais sensibilité également liée à la puissance de l'imagination : importance dès lors de la rêverie

2)Toute-puissance de la rêverie

Rêverie, elle-même suscitée par le spectacle de la nature.

A cet égard René souligne lui-même par l'exclamative « **Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie** » l.9, la facilité avec laquelle il se plonge dans cet état.

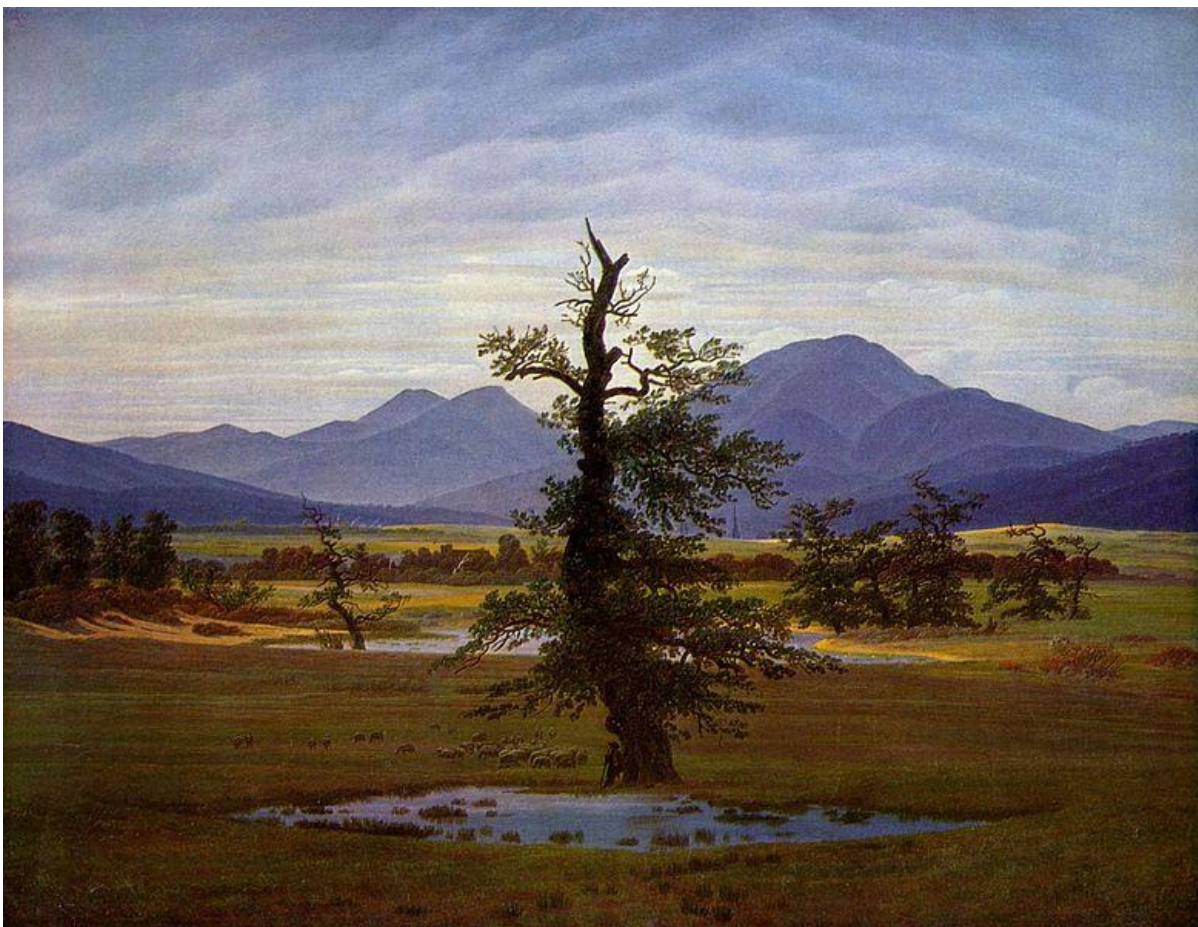
La phrase nominale, toujours exclamative qui suit cette première affirmation se présente comme une longue énumération d'éléments susceptibles de conduire à cette rêverie. A chaque fois, il s'agit d'un élément unique (utilisation systématique du singulier), qui peut effectivement être lui-même insignifiant (« **une feuille séchée** », « **la mousse** » l. 10 et 11), mais c'est surtout ici la diversité des éléments évoqués qui marque cette facile propension au rêve : eau, pierre, cabane, végétation, clocher, oiseaux.

On remarque cependant que cette rêverie se déploie plus nettement, à partir de tout ce qui suggère un mouvement vertical ascendant. Gradation depuis « **la fumée s'élevait dans la cime dépouillée** » l.11, puis « **le clocher solitaire s'élevant au loin de la vallée** » l.13, enfin « **des oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête** » l.14. Cette gradation est particulièrement accentuée par les répétitions (« **s'élever** », « **souvent** », ainsi que par la construction

en chiasme des deux derniers éléments : objet vu/souvent/verbe/moi ; souvent/moi/verbe : objet vu. La valeur symbolique de ces éléments est assez nette : le mouvement vers le ciel traduit une volonté d'élévation (le clocher lui donnait même une signification religieuse), les oiseaux migrateurs évoquent le départ vers un ailleurs meilleur, l'oiseau par lui-même évoquant déjà la liberté et la pureté. La rêverie de René reprend dès lors les mêmes images, utilisées comme métaphores : « **la saison de ta migration** » l.17 ou « **déployer ton vol** » l. 18 (évoquant la mort et le départ vers un éventuel paradis). Il est à noter que dans ce passage, Chateaubriand utilise également une autre métaphore, celle du « **vent de la mort** » l.18, le vent, élément aérien, céleste, associé au mouvement va dans le même sens que les images précédentes, mais s'y ajoute de plus une violence, assez représentative de l'outrance de René.

L'orage, ou la tempête va plus encore susciter le déploiement de la rêverie : l'automne est ainsi évoqué par la périphrase significative du « **mois des tempêtes** » l.1, et la précision « **avec ravissement** » tend à le présenter comme une saison privilégiée pour René. De la même manière, c'est aux « orages désirés » que René lance un vibrant appel et c'est encore le spectacle de l'orage qui va alimenter son rêve dans l'avant dernier §. Cet orage est évoqué de manière grandiose : rythme ternaire croissant pour les propositions subordonnées, et multiplication des éléments symboliques. Se trouvent en effet associés dans un même mouvement de départ (cf. la comparaison avec le bateau) et dans une même violence, l'air et le ciel (le vent, les nuages, la lune), l'eau (la pluie, le torrent, la mer), voire même la terre avec l'emploi métaphorique des verbes « sillonner » et « labourer ».

La violence de cette rêverie conduit René à un état d'exaltation extrême.



Caspar David Friedrich (1774-1840)
L'arbre solitaire ([Alte Nationalgalerie, Berlin](#)), 1822.

3) L'exaltation de René :

Cette exaltation est tout d'abord sensible par le fait que la rêverie aboutit par deux fois à un véritable dialogue mystique.

- Ainsi dans un premier temps, René semble entendre « **une voix du ciel** » l.16, qui le détourne de la mort. Les paroles de celle-ci sont rapportées au style direct, et la solennité du ton est marquée par l'apostrophe première « **Homme** » l.17 : il s'agit bien de rappeler René au souvenir de sa condition humaine, et d'évoquer l'interdiction chrétienne du suicide.

- Dans un second temps, le souvenir même de la rêverie d'alors est si puissant qu'il conduit René, dans le présent de la narration, à s'adresser à Dieu, en exprimant le regret de ce qui n'a pas eu lieu alors « **si tu m'avais donné** » l. 28, « **si tu m'eusses amené** » l.29, « **je me serais prosterné** » l.30, « **j'aurais prié** », l. 30). Ainsi à chaque fois, la rêverie conduit à une exaltation vers Dieu, à une volonté de dialogue avec celui-ci.

Mais cette exaltation est également sensible dans l'outrance des réactions de René: c'est l' image du héros romantique, bravant les éléments, le personnage multiplie ici autour du verbe marcher, les expressions qui le caractérisent, selon un rythme croissant de plus en plus exalté l.21 « **à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure** »: rythme croissant : 3, 6, 9, voire « **et comme possédé par le démon de mon coeur** » l.22, 12 syllabes, autrement dit un alexandrin avec une allitération en d qui martèle le vers).



Caspar David Friedrich, Deux hommes contemplant la lune (1825-1830)
Metropolitan museum (New York)

Cette outrance ne se manifeste pas seulement dans ses attitudes physiques, elle se manifeste également dans ses aspirations même: ainsi il semble lancer à la mort un appel passionné : emploi de l'impératif, violence du vocabulaire « **désirés** », « **emporter** » l.20, voire emphase de l'utilisation de la troisième personne pour se désigner .Et pour évoquer l'amour qu'il souhaite, là encore avec passion, il n'hésite pas faire référence aux premiers temps de la création, se comparant lui-même à Adam, et appelant de ses vœux, une « **Eve tirée de moi-même** », l.29 Eve qu'il divinise ensuite par l'emploi d'un vocabulaire religieux: « **Beauté céleste! je me serais prosterné devant toi** » l.30. L'hyperbole finale « **te donner le reste de ma vie** » l.31 va dans le même sens.

Mais cette toute puissance de la sensibilité et de l'imagination, si elles portent René à l'exaltation l'amènent également au découragement et la mélancolie, dès lors que la réalité se montre décevante.

II Découragement et mal de vivre

1) Une solitude irrémédiable

La première déception de René reste liée au constat de son irrémédiable solitude : l'apostrophe exclamative « **Hélas** » l.32 marque bien cette déception, et la répétition de l'adjectif « seul », ainsi que l'hyperbole « **sur la terre** » l.32

donnent à cette solitude un caractère absolu. Elle se lit également dans le choix des éléments naturels avec lesquelles René se sent en communion : Chateaubriand mentionne « **une roche écartée** » l.12, « **un étang désert** » l.12, « **un clocher solitaire** » l.13.

Le choix de l'automne, comme saison privilégiée permet aussi d'associer solitude et flétrissement : « **feuille séchée** » l.10, « **cime dépouillée** » l.11, « **jonc flétri** » l.12. Ainsi la conséquence directe de cette solitude apparaît comme la perte de toute vitalité, le dessèchement du corps et de l'esprit. Les élans créateurs de René, présentés là encore de manière hyperbolique (il y a presque assimilation à Dieu, dans l'expression « **la puissance de créer des mondes** ») sont réduits à néant faute de trouver un écho chez un autre être. Significativement, cette affirmation positive sur ses propres capacités est aussitôt suivi d'un long soupir de regret, devant l'impossibilité de « **partager** » avec « **une autre** » l.27 l'exaltation éprouvée.

La fin du texte met davantage en valeur encore cette liaison entre solitude et dépérissement : dépérissement physique, marqué par la « **langueur secrète** » l.32, mais aussi dépérissement moral, « **dégoût de la vie** » l.33, et « **profond sentiment d'ennui** » l. 35. La brièveté dans ce dernier § des phrases, leur volontaire sécheresse, comparativement aux envolées des § précédents traduisent bien cet enlèvement du corps et de l'esprit.



Caspar David Friedrich, Le Moine au bord de la mer, 1809-1810
Alte Nationalgalerie, Berlin

2) Incertitude et incapacité d'agir

Le découragement et la déception de René s'accompagnent aussi de l'incertitude: à proprement parler le personnage ne sait que faire de sa vie, et reste constamment dans l'hésitation: le balancement « **tantôt...tantôt** », l.2 et 3 traduit bien cette incertitude et ce d'autant plus que les deux choix de vie ici mentionnés sont totalement en opposition: le terme de « **guerrier** » évoque la violence, l'action, l'héroïsme, alors que le choix du « **pâtre** » évoque inversement une existence plus humble et plus contemplative, presque plus religieuse. De la même manière, il est assez significatif de constater que deux réalités aussi différentes que le suicide et l'amour suscitent un même enthousiasme de la part du personnage.

Cette incertitude est inscrite également dans la passivité dont il fait preuve. Très peu de verbes ici évoquent une action concrète de sa part. Seul « **marcher** » marque une action réelle, mais sa reprise par le verbe « **s'égarer** » l. 9 montre bien que cette marche reste sans but précis et de fait vouée à l'échec. Le terme « **égarer** » traduit symboliquement les errances mentales du personnage.

Cette passivité atteint des sommets, lorsque René évoque la compagne qu'il aurait souhaitée. Il est clair qu'il attendait tout simplement que celle-ci lui « tombe du ciel », la référence à Adam le montre clairement, et le détail « **tu m'eusses amené par la main** » l.29 donne au personnage une dimension un peu ridicule.

L'aboutissement de cette passivité, c'est bien sûr le sentiment d'être dominé par des forces qu'il ne contrôle pas, qu'il s'agisse d'une fatalité propre ou du destin des hommes en général.

3) Un destin inévitable

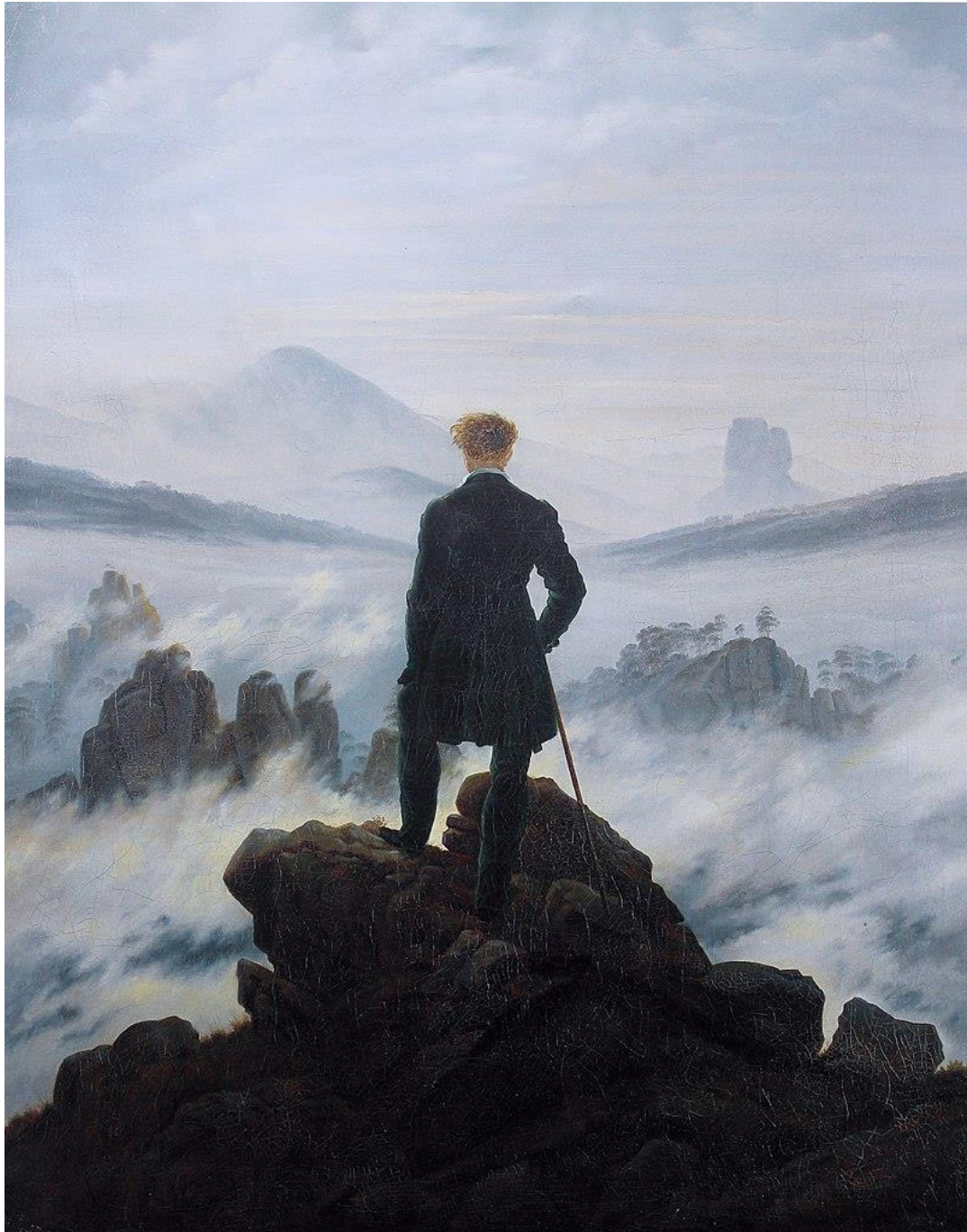
Ce sentiment d'être dominé par des forces qu'il ne contrôle pas, apparaît à plusieurs reprises dans le texte, par le choix de formulations passives. Ainsi René se définit par des adjectifs au passif : « **enchanté** », « **tourmenté** », et « **comme possédé** » l.22, la violence de ces termes, qui suggèrent tous la magie et l'ensorcellement, culmine avec l'emploi du complément d'agent, la métaphore du « **démon de mon cœur** » l.22. L'intervention diabolique suggère à la fois une fatalité incontournable, et une souffrance permanente (le terme tourmenté allait dans le même sens).

Semblablement, René subit le dépérissement évoqué plus haut : « **une langueur secrète** » l.32 est sujet du verbe, alors que « **mon corps** » est réduit à l'état d'objet. Idem en ce qui concerne le « **dégoût de la vie** » l. 31. La précision temporelle « **depuis mon enfance** » inscrit même ce dégoût dans une fatalité personnelle, une sorte de malédiction propre.

Cette dimension personnelle est cependant tempérée par les réflexions du personnage, qui, au début du texte, présente la tristesse et la mélancolie comme inhérentes à l'homme. L'affirmation générale « **Notre cœur est un instrument incomplet** » l.6, tout en comportant encore une première personne, élargit cependant le propos et inscrit la mélancolie dans une incomplétude, un manque propre à l'être humain.

Conclusion :

Texte fondamental pour définir le mal de vivre romantique : sensibilité exacerbée, puissance de l'imagination, incapacité d'agir dans le réel, tout définit un être en marge, voué fatalement à la solitude et à la souffrance, et qui ne trouve de secours que dans le spectacle de la nature, qui lui renvoie l'image de ce qu'il est. Mais le texte permet également de préciser de quelle nature il s'agit : non pas celle de l'été et des paysages souriants, mais bien plutôt celle de l'automne, des étendues désolées battues des vents et des orages. La tentation du suicide apparaît également comme caractéristique du romantisme, et si dans le texte, cette tentation est écartée en vertu de la condamnation chrétienne de cet acte, d'autres auteurs romantiques y verront la seule issue possible (Le suicide de Werther chez Goethe, ou celui de Chatterton chez Vigny). Enfin, ce texte traduit aussi cette exaspération du moi, propre aux romantiques, qui revendiquent hautement leur droit à l'introspection.



Caspar David Friedrich : Le voyageur contemplant une mer de nuages (1817), Kunsthalle Hambourg.